

Souvenirs d'enfance

Myriam Slemkes

Responsable du service des expositions temporaires au MAN

Dans le parc du château, à gauche de la statue L'Amour et la folie.

Mon fils est là, devant moi. Nous venons de franchir la grille du parc du château. Il n'y a pas de voitures, il peut courir partout. D'ailleurs, il ne s'en prive pas. Ses sandales crissent sur le gravier et il en adore la sensation. Moi, je le suis tranquillement : il fait beau, je suis détendue. J'ai conscience d'être dans un lieu exceptionnel : à ma droite, le château, imposant et rénové. À ma gauche, le parterre de fleurs, avec des tulipes, on se croirait presque dans Alice au pays des merveilles. Mon fils arrive à la statue L'Amour et la folie. Elle marque surtout l'entrée dans l'aire de jeux, et mon fils le sait, il m'attend, impatient. Dans un mouvement d'excitation, il enfouit ses sandales sous les graviers, fait de grands arcs de cercle, et je vois s'élever autour de ses jambes un nuage de poussière... Cela m'agace. J'arrive à ses côtés et m'apprête à rouspéter. Pourtant : l'espace d'un instant, je me revois, moi, au même âge, au même endroit, en train de prendre à pleines mains ce gravier si précieux et coulant. Ma mère me disait : « Berk ! Regarde sous tes ongles, c'est tout noir ! Ça sent la poussière ! ». Moi, je ne voyais rien.

D'ailleurs, ce n'est plus mon fils que je vois, ni le toboggan plus loin sur son parterre vert. Je me revois, moi, toute petite, près de cette même statue, lorgnant les grandes balançoires métalliques, vertes elles aussi. À l'époque, il n'y avait pas de toboggan, ni de tourniquet, encore moins l'araignée. Il y avait ces balançoires rigides. Magiques ! Elles semblaient aller tellement haut, et on pouvait s'y asseoir à deux, face à face. Combien était-ce le tour ? Deux francs ? Dix francs ? Je ne m'en souviens plus. Mais un seul regard vers mon père suffisait pour que je comprenne qu'il dirait oui. Oui, pour me faire plaisir, pour un instant de jeu magique. Mais un seul. Un choix draconien s'offrait alors à moi. Opterais-je pour ces balançoires ? Ou préférerais-je le manège juste derrière, avec son avion, ses chevaux, son vélo rouillé ? Je craquais toujours pour le tour de poney : les poneys prenaient tout leur temps, allant de la statue à la terrasse Le Nôtre, avec une nonchalance que je pouvais savourer. Balançoire, manège, poney, sans compter le kiosque vert avec ses ballons... je devais choisir un seul plaisir, et ça lui donnait une saveur inoubliable, encore si prégnante aujourd'hui.



Balades narratives au musée d'Archéologie nationale

avec Mathieu Simonet

Le bruit du gravier me rappelle à mon fils. Aujourd'hui, c'est moi qui l'emmène jouer. Tout a changé ; tout est gratuit, plus moderne, plus rapide. Je ne vois aucune queue aux attractions. J'aimerais tellement le faire monter sur ce manège disparu. Mais lui n'y accorde pas d'importance : il ne l'a jamais connu. Il semble éprouver la même excitation que moi il y a quarante ans. Alors, je suis presque émue par l'intemporalité du lieu. Combien de générations ont, comme mon fils, comme moi, marqué un instant d'hésitation à cette statue ? plongé mains et pieds dans ce gravier ? Que voyaient les enfants d'il y a deux cents ans ? ceux d'il y a trois cents ans ? Seule cette statue en est le témoin. Ce parc a quelque chose d'immuable, d'éternel, et c'est ce qui le rend si émouvant. Un jour, mon père ne sera plus là. Mais ce parc ne bougera pas, et demain, quelqu'un d'autre viendra, là, hésiter à ce même endroit.